



Far Ouest, dernière création in situ d'Opéra Pagai, compagnie bordelaise à géométrie variable, spécialiste du détournement de l'espace public et du spectateur. Un spectacle vadrouille dans l'espace suburbain de Saint-Médard-en-Jalles, si proche, si lointain.

Entretien avec Cyril Jaubert, metteur en scène, entremetteur, concepteur de joyeux bordels.

LE NOUVEAU OUEST [PAS] TERNE ?

Far Ouest, encore un projet au long cours ?

Oui, c'est un peu notre fil rouge depuis un an, même si on développe d'autres projets à côté. C'est au début une carte blanche donnée par Le Carré-les Colonnes sur le territoire de Blanquefort et Saint-Médard. Un an à arpenter le territoire, à vélo, à pied, à cheval, en voiture, à rencontrer les gens, à poser des questions, à faire les naïfs. Ce qui n'est pas difficile parce que nous, Bordelais du centre, on ne connaît pas ces coins-là, ces paysages, ces cultures. On s'est laissé porter.

Comment décrire le concept ?

Il ne faut rien dévoiler, donc je vais essayer de tourner autour du pot. C'est une aventure de proximité : on va lancer les spectateurs à l'assaut d'un bout de territoire et ils vont pouvoir y découvrir tout un tas d'autochtones, vrais ou faux, sur un parcours de deux ou trois heures. Le projet mobilise une quinzaine de comédiens de la compagnie et une quinzaine d'amateurs du cru... Tout le travail a été de remettre en selle les gens que l'on a croisés, dans les endroits où ils vivent, et de leur faire jouer leur propre rôle. C'est une aventure de « proximité lointaine ». Et, comme dans le Far West, c'est un endroit où tout est possible, qui s'adresse à des spectateurs aventuriers... Ah oui, c'est très drôle : on m'a dit de le rappeler. Et grinçant aussi, je crois.

Un spectacle dans la lignée ethnologique de Safari intime, l'une de vos créations phares ?

Oui, parce qu'on réutilise des espaces pour les mettre en scène, dans une forme de « théâtre de la réalité ». Non, parce que là, c'est le spectateur qui est en jeu. Il n'est plus seulement observateur. Là, il est embarqué dans une histoire, et ça sera difficile pour lui de rentrer...

Vous vous êtes fait une spécialité du détournement de l'espace public et du rapport au spectateur. Vous croyez en ce concept – très à la mode – de « participation » ?

Je ne crois en rien, je pratique. Et je me méfie des

grandes théories. On part d'envies toutes simples et on se dit : « Si j'étais spectateur, de quoi j'aurais envie ? Qu'est-ce que je n'ai jamais vécu ? » Cette implication est suscitée pour provoquer une autre émotion : plus proche, plus intérieure, histoire de vivre les choses qu'on regarde. C'est plus sensible qu'intelligible, même s'il y a des choses à entendre.

Quelle marge pour le spectateur ? Libre ou manipulé ?

Les deux. C'est écrit, il y a donc une histoire, une convention établie. On invite le spectateur à se laisser porter. Après, il peut entrer en rébellion... Mais on sait que ceux qui viennent chez nous savent un peu à quelle sauce ils vont être mangés. Et puis, il n'y a pas de mauvais spectateurs, et on aime bien cette part de risque.

Votre autre projet en cours, Cinérama, équipe le spectateur en plein air d'un casque audio...

Oui, pour lui proposer une fiction cinématographique dans sa réalité. On travaille sur ce projet avec la réalisatrice bordelaise Delphine Gleize. Là, on va encore plus loin dans la fiction dans l'espace public. C'est une mise en abyme ultime ; un « spectacle invisible » pour les autres, les passants...

On pense aussi aux dispositifs de Roger Bernat ou du Begat Theater...

On n'a pas inventé le casque audio, ni l'espace public ! On est dans cet esprit-là, mais j'espère qu'on va plus loin dans l'écriture... Et le rapport qu'on propose au spectateur, on pense qu'on ne l'a jamais vu...

À côté de ces deux spectacles, d'autres projets ?

On tourne toujours 80 % de réussite et Safari intime en France. Cinérama pourrait se jouer à Bordeaux en 2014, c'est en discussion. Et on a beaucoup de créations spécifiques, comme Far Ouest, un Vivarium, créé à Nantes, ou une entreprise de détournement au Havre. Et j'en oublie...

Vos spectacles engagent souvent des équipes artistiques étoffées pour des jauges plutôt réduites. C'est une économie très particulière, très « service public »...

Le budget de création n'est pas forcément plus élevé qu'un spectacle au TnBA, mais oui : ça coûte ce que ça coûte. On n'oblige personne à l'acheter, et on sait s'adapter. C'est le prix de l'intimité, de ce rapport particulier qu'on propose : on ne pourrait pas y arriver avec 800 spectateurs.

Ça peut aussi poser un problème dans un contexte où les budgets sont plus resserrés, comme aujourd'hui. Est-ce que Pagai sent ce vent de la rigueur ?

Bien sûr, on voit autour de nous les budgets qui se tarissent, les compagnies qui galèrent, les spectacles annulés... Nous, on a la chance de collaborer avec des opérateurs culturels qui sont encore prêts à tenter des aventures un peu plus folles : Le Carré, le Grand T à Nantes, Le Volcan au Havre... On trouve des partenaires et le bon endroit. Et on a affaire à des gens raisonnables, qui ne jettent pas l'argent en l'air. Je pense qu'on a la chance, à l'heure actuelle, de faire partie des gens qui n'ont pas à se plaindre. Ce qu'on propose, ce travail de laboratoire et de territoire, correspond à une attente. Ce qu'on malaxe depuis une dizaine d'années – espace public, écriture spécifique – est à la mode aujourd'hui. On y est, on est reconnu pour ça : ça tombe bien. Mais on sait comment se passent les choses : dans quelques années, on sera peut-être des gros *has been*, d'autres feront ça bien mieux que nous, et on fera... je ne sais pas quoi. Journaliste ?

Recueilli par **Pégase Yltar**

Far Ouest, Opéra Pagai, du 17 au 20 et du 24 au 27 septembre, spectacle déambulatoire, 4 départs par jour, de 19 h à 21 h 15, Saint-Médard-en-Jalles. www.lecarré-lescolonnes.fr